

Saison intime, la récolte du vent

Martin Poirier

Number 88, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, M. (2001). Saison intime, la récolte du vent. *Moebius*, (88), 61–66.

MARTIN POIRIER

Saison intime, la récolte du vent

Le mois d'automne, et mes doigts foulent
des pages encore plus rouges,
encore plus claires.

J'agite l'arbre des silences
pour que tombent
les doutes.

Je tends la main
aux bruits du jour.
 (jardins de mots)
 (mauvaises herbes)

Dans l'instant des récoltes,
un cahier pour croire
que les heures trouvent sens,
à l'occasion, entre les lignes
bleues.

La vie s'accumule
comme les journaux de la semaine
qu'on lira dimanche.

L'odeur
sucrée du laurier
transporte la maison
sur des rives lointaines.

Dans cet alignement
de tranquillités, des images

de feu surgissent.
 L'amour existe
 et le manque.

Autour de moi
 le parc ses grands chênes
 le vent
 les fraîches gouttelettes de la fontaine
 mes mains sur le banc

tu m'avais promis d'être là.

Dans le ciel,
 par bancs entiers,
 des oiseaux se sont fait happer
 par les hélices des avions.

J'éteins la télé,
 pénètre le mauve de la chambre.
 Mes mains
 s'allongent sur un carré
 de mémoire.

*Lorsque tu me surprénais
 à écrire, tu
 croyais que je ne te disais
 pas tout.*

Suspendu entre quatre murs,
 je baisse les paupières comme on ferme
 le lit.
 Il fait seul tout à coup.

*Mourir suffoqué dans ta bouche ne m'est rien.
 Nous nous rejoindrons dans la terre
 nos langues enchevêtrées
 du lichen plein les yeux*

*et les fjords de l'Islande
au creux de nos ventres.*

Trouverais-tu encore ici que j'exagère?
Qu'importe,
tu ne me lis plus.

* * *

Juillet en automne,
la nuit humide
prend appui sur les corps solitaires.

La chambre s'emplit
d'une chaleur
qui n'est plus pour nous.

Je sors du lit,
repousse du pied
quelques inquiétudes.

Je m'installe au salon. J'hésite un instant
entre Schubert,
piano à quatre mains, et Bach,
art de la fugue.

Au bord de quel visage
déposer les armes?

J'éteins.

* * *

Quand la dernière proie du loup n'est plus
que lui-même,
il faut aller au fond de la nuit
(même en plein jour).

Le frêle espoir serré
contre le cœur
(pierre ou bouée)
j'avance dans l'obsession de ce que je veux
oublier.

L'infini tâtonnement du monde,
l'éphémère chemin de chaque être.

Un oiseau
abandonné par le ciel
se repose dans la soie
de mes mains.

Inquiet
comme l'espoir.

* * *

Je fais le lit,
lève le store.
Sur ma nuque,
une douche de lumière blanche.
Le savon se mêle au jour.

Sur la porcelaine froide du lavabo mon ventre frémit.
Le rasoir glisse sur la mousse,
redessine les joues, les mâchoires,
éveille une sensation de feu.

Je porte un visage
arraché à l'absence.

Ces matins de petites allures
où j'étirerais le jour
jusqu'au prochain dimanche,
j'aimerais tant écrire sur la lettre
inconnu à cette adresse.

* * *

Je ramasse toujours quelques cailloux, des coquillages
que je resème
derrière moi
le tracas des souvenirs.
L'histoire, parfois,
on voudrait que ce soit celle d'un autre.

* * *

La récolte du vent est terminée.
Il faut fermer le chalet d'été,
ranger les paroles encore chaudes.
Je m'inquiète du vol précoce des outardes.

De toutes mes forces, je lance les clés dans l'eau noire du
fleuve.

Je vais vers l'hiver, sans savoir d'où je viens.

